

**Dissertation de Culture Générale**  
**Conception emlyon BS/HEC Paris**  
**Session 2024**

# *SOIS SAGE, Ô MA VIOLENCE*

## **Le sujet**

Parce que, dans un concours, il faut savoir déjouer les habitudes qui se prennent à force de fréquenter toujours la même typologie de sujets en s'enfermant dans des schémas qui finissent tôt ou tard par empêcher de penser sincèrement, les Écoles conceptrices ont cette année pris l'option d'une forme qui n'a pas manqué de déconcerter bon nombre de candidats, contraints à l'étonnement sans lequel aucune véritable réflexion ne saurait se constituer.

Le recours à une tournure exclamative qui se teinte d'imploration est calquée sur le premier vers du poème « Recueillement » de Baudelaire, substituant la notion de violence, qui aura occupé les préparatoires durant leur année d'ECG2, au terme de douleur, qui n'est évidemment pas sans lien avec le thème de l'année. Pour autant, il n'était pas attendu des candidates et des candidats qu'ils connussent ladite référence pour pouvoir traiter le sujet. Certes, certains auront reconnu Les Fleurs du mal sous ce sujet, à la faveur de souvenirs de lycée ou d'une étude du recueil à l'occasion de l'exploration du thème de la violence ; pour autant le clin d'œil ne peut en aucun cas par lui seul ni charmer ni éblouir bien longtemps les correcteurs.

Ce n'est donc pas la référence à Baudelaire qui a gouverné le choix des Écoles conceptrices pour ce sujet, mais bien plutôt sa forme qui, d'emblée, inscrivait la réflexion dans un système complexe à plusieurs inconnues qu'il convenait de mettre en équation : la proximité étonnante de « sage » et de « violence », avec les deux sens possibles de l'adjectif sage, l'un renvoyant à la sérénité, la tranquillité, le calme, l'autre au repos dans la vérité, à une lucidité qui sait avoir de la raison un usage moral ; l'expression « ma violence », qui interrogeait nécessairement l'origine de cette violence en moi ; la formule « ô ma violence », qui semble marquer une forme de révérence à une puissance qui me dépasse ; l'impératif « sois », qui oscille entre l'ordre et la supplique, et qui instaure un dialogue en soi entre un *je* et un *autre*, en l'occurrence « ma violence », que je porte en moi, dialogue peut-être salvateur, chemin dialectique qui peut précisément mener à la sagesse.

On le comprend, un tel sujet ne laissait pas la place à une simple récitation de choses apprises par cœur mais exigeait des candidats qu'ils acceptassent ce pour quoi cette épreuve existe : penser par eux-mêmes sur la base de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont de culture générale.

Ce qui est également apparu aux Écoles, c'est que ce sujet allait permettre de véritablement répartir les notes selon que les candidats auront su mettre en musique deux des éléments du sujet, ou bien trois, ou bien quatre. Penser, c'est aussi se confronter à des systèmes complexes qu'il faut tenter de résoudre en trouvant la meilleure équation possible ; c'est vrai ici, en Culture Générale, comme ça l'est ailleurs, dans les autres champs disciplinaires et dans le monde dans lequel les candidats sont amenés à s'inscrire, un monde violent, s'il en est, au sein duquel il n'est peut-être pas exagéré de demander qu'un peu plus de sagesse advienne.

### **Les copies les plus faibles**

Force est de constater que d'année en année les mêmes causes engendrent les mêmes effets et que certains candidats, ayant sans doute trop peu fréquenté les rapports de jury et écouté les conseils avisés de leurs professeurs, s'obstinent à reproduire les mêmes erreurs sans cesse soulignées. Nous nous permettons donc ici de redire ce que nous avons écrit les années précédentes, pour ainsi dire mot pour mot : les moins bonnes copies sont bien souvent marquées par un effet cumulatif d'éléments, plus ou moins reliés au sujet - et souvent moins que plus- et en général juxtaposés, au mieux par des « d'abord, ensuite, enfin », au pire par une absence totale de connexion logique. La dissertation étant un exercice démonstratif et non un exposé, un moment où l'on s'essaie à penser par soi-même, tout travail qui ne porterait pas la marque de cette démarche intellectuelle se condamne à la faiblesse de la notation.

Même si le choix du sujet a contribué à déjouer l'effet plan unique/paragraphes tout cuits, force est de constater que certaines copies se réfugient derrière l'apparente simplicité de transformer le sujet en « la sagesse de violence » invariablement traité de la même manière : 1- la violence ne peut pas être sage 2- mais on essaie de l'assagir. 3- mais c'est peine perdue parce que violence et sagesse sont des notions contradictoires.

D'autres copies semblent avoir été plus inspirées par un autre sujet, proposé au concours Ecricome ( La violence peut-elle être rationnelle ? ), et leurs auteurs ont à l'évidence été tentés de faire de la sagesse une démarche suffisamment rationnelle pour traiter à nouveau le sujet Ecricome en lieu et place du sujet HEC-EM Lyon, non que la raison n'avait pas sa place dans la réflexion à mener, mais un sujet original demande un traitement original qui sait s'adapter à des problématiques nouvelles.

Nous ne pouvons encore que souligner certaines erreurs récurrentes qui condamnent les candidats à des notes qui ne rendent pas nécessairement honneur au travail consenti durant l'année. Ainsi, plusieurs copies ne semblent pas sensibles à l'idée du paradoxe qui est pourtant ce par quoi débute toute véritable interrogation menant à une problématisation. Sans ce paradoxe, la problématique semble venir de nulle part. D'autres copies contournent la difficulté en accumulant les questions sans que l'on sache bien quelle est celle qui gouvernera les autres et où l'on va, sauf à compartimenter le sujet en trois temps qui feront office de plan : 1- Sois sage 2- ô violence 3- ma violence.

Toutes ces maladresses qui ont tôt fait de se transformer en défauts apparaissent le plus souvent dès l'introduction que l'on ne saurait trop conseiller aux préparateurs de particulièrement soigner, car elle est le premier contact avec le jury.

Ainsi, lorsque l'on débute son propos par une citation, parfois fort longue, à l'instar de cette copie qui cite treize des trente vers du « Loup et l'Agneau » de La Fontaine, ou de cette autre qui donne les six premiers vers de « L'Héautontimoroumenos » de Baudelaire, autant s'assurer que l'on ne commet absolument aucune erreur.

Le choix de telle ou telle amorce incombe à l'auteur de la copie ; il est donc responsable des erreurs qu'il commet.

Si beaucoup de copies débutent par une amorce -mais pas toutes, ce qui donne aux premières lignes un côté sec et scolaire- on peut remarquer une difficulté à articuler la référence initiale avec l'analyse du sujet. Ainsi, ces premières lignes passées, souvent isolées en un paragraphe et devenues pur prétexte puisque l'on n'entend plus parler ensuite de l'auteur du texte de l'œuvre d'ouverture, la copie nous offre assez brutalement une analyse terme à terme du sujet (où, notons-le, il apparaît que certains candidats confondent le subjonctif et l'impératif) : ce qui devait nous mener à une meilleure compréhension de l'enjeu du sujet n'apparaît plus dès lors que comme un simple artifice rhétorique.

Notons encore, dans le corps du devoir, une tendance propre aux copies les plus faibles, à juxtaposer les références qui, pour certaines, finissent par faire office d'arguments dans un plan catalogue (« Pour Hobbes », « Puis pour Freud », « Enfin pour Camus »), sans que les pensées des auteurs convoqués soient développées au regard du sujet, sans qu'elles soient même parfois développées tout court.

Ajoutons enfin que bon nombre de copies cumulent, et même accumulent les problèmes d'expression, qu'il s'agisse de l'orthographe, de la syntaxe, de la graphie qui empêchent une lecture fluide du propos et finissent par perdre l'attention pourtant bienveillante de leur lecteur.

### **Les copies les meilleures**

#### 1. Les copies meilleures.

Les copies meilleures, celles qui, par conséquent, peuvent être classées au-dessus de la moyenne et jusqu'à 12, sont celles qui ont donné droit au sujet en faisant une analyse très fine de la formule, sans la détourner vers des préoccupations trop larges, moins en rapport avec le terrain de la subjectivité, qui est clairement celui sur lequel la question est posée. Elles voient qu'il s'agit de « ma » violence ; elles ne se contentent pas d'étudier, selon un plan très réducteur, l'opposition sagesse-violence puis leur éventuelle réconciliation. Elles pressentent qu'il est suggéré par le sujet que la violence elle-même puisse être capable, en un certain sens, d'une certaine sagesse, mais en tant que violence. [la question n'est pas : « Faut-il canaliser la violence ? », « Faut-il mettre fin à la violence ? », « Quel usage politique peut-on faire de la violence ? »]. A la différence de très nombreuses copies qui traitent la question trop thématiquement, elles ne demandent pas si sa violence est un « moyen politique » de l'ordre social. De la même façon, la question qui consiste à se demander « si on peut éduquer la violence » est en partie à côté du sujet. Car elle le cantonne à l'évocation des processus de socialisation de la violence, sans donner droit à la dimension du moi, totalement absente de nombreuses copies.

Elles voient que le « O ma violence » indique une valorisation et même une reconnaissance de la violence. De même, elles ne tombent pas dans l'opposition entre la raison et la passion qui ne permet pas, la plupart du temps, de saisir l'originalité du sujet. Si nous devons en effet considérer que la sagesse et la violence s'opposent comme la raison -voire l'intelligible dans certaines copies – et la passion, il serait sans doute impossible de penser ne serait-ce que leur rapport, leur action mutuelle. Or le sujet nous invite à interroger les raisons non d'une absence de violence – semble-t-il absolument consubstantielle à la subjectivité – mais d'une violence capable de patience, et pourquoi pas de quelque bien, dès lors qu'elle retiendrait sa propre démesure. [*a minima*].

#### 2. Des copies meilleures encore.

Des copies meilleures encore, qui pourraient être notées entre 12 et 14, voient, par une analyse plus précise du sujet que ce dernier n'est pas « la sagesse de la violence ». Mais « sois sage, Ô ma violence », ce qui implique que, contrairement à ce qu'indiquent certaines copies, une violence assagie ne cesse pas d'être une violence. Le « Ô ma violence » est au contraire une reconnaissance de la violence comme d'un pouvoir plus créateur, plus moteur, et surtout plus primitif que la sagesse : c'est le moi qui parle à sa violence, et la violence est là,

toujours d'abord, avant comme après. Ainsi, ces copies font un bon usage de l'image de l'attelage ailé chez Platon : il ne s'agit pas seulement de canaliser la violence du cheval noir, mais au contraire de constater que le cheval noir est aussi nécessaire à l'attelage que le cheval blanc.

Ces copies travaillent davantage que les autres les difficultés liées à la définition de la violence. L'assimiler purement et simplement au mal est trop large, à la vérité. Car la guerre juste, par exemple, emploie bien la violence, comme droit absolu sur le corps de l'autre – pour reprendre la définition de Hobbes-. Il y a violence lorsque ni le droit ni la morale n'ont plus cours, et que le rapport à l'autre n'est plus le rapport à une personne, à une dignité, ou à un citoyen, mais à un corps dans le rabaissement de l'autre à la matière. La violence n'est pas seulement rapport de force mais rapport de domination. Elle n'est pas simplement l'exercice du pouvoir. Ainsi la guerre est violence, alors que le conflit ne l'est pas nécessairement. La violence, c'est l'acte qui consiste à nier le droit de l'autre, mais aussi sa nature et son intégrité. S'il est permis de parler de « violence verbale », c'est que les mots peuvent viser l'autre comme une chose à manipuler. La violence, c'est le moi en tant qu'il se donne soudain, pour reprendre la formule de Hobbes, *le droit sur toutes choses*, et en particulier sur le corps ou l'âme de l'autre. Ces copies mentionnent aussi que la violence n'est pas dans le simple rapport de force, même si un rapport violent est empreint de concurrence. Ainsi, le conflit de deux forces égales n'est pas réellement violent, puisque l'égalité des forces empêche la domination. En revanche, lorsque le plus fort exerce sa force sur le plus faible, sachant qu'il l'emportera nécessairement, lorsque l'autre violenté n'a aucune force ni aucun droit, c'est alors un rapport violent. Je pousse un handicapé pour qu'il tombe ; rapport violent. Je fais preuve de harcèlement à l'égard d'une personne dont la faiblesse est naturelle, rapport violent. La violence est violation du droit dans l'ordre social ; mais dans l'ordre moral, elle est violation absolue de la liberté de l'autre. La liberté au sens aussi de l'intégrité, c'est-à-dire de sa nature comme de sa personne morale. Elle est donc bien plus qu'un excès de pouvoir. Elle n'est pas une quantité plus grande de force, mais elle a une finalité tout autre en termes de qualité du rapport à l'autre.

La violence est l'absence radicale de la moindre communauté, qu'elle soit morale, juridique, politique, ou filiale. Pour l'homme violent, il n'y a plus de limite aux droits qu'il s'accorde sur l'autre. La seule limite est la mort de l'autre, et encore - puisque nous trouvons des cas de violence post-mortem ou de profanation de sépulture-. L'inceste est une absolue violence, dans la mesure où la communauté de sang ne fait plus obstacle à la dérive de la sexualité. La violence est un processus psychique très profond, - et souvent inconscient - de haine de l'autre.

### 3. Les copies les meilleures.

Les copies les meilleures, celles qui peuvent être notées au-dessus de 15, font clairement droit à la double ambiguïté de la violence et de la subjectivité : la violence est fondatrice et destructrice, et si elle doit être sage, ce n'est pas pour disparaître, mais pour maintenir le principe vital. La subjectivité, celle qui dit « Sois sage Ô ma violence », postule une division du sujet d'avec lui-même, comme si le moi ne pouvait jamais se saisir lui-même comme une substance, qu'il était au contraire le champ d'une lutte sans merci entre une positivité et une négativité, que ma violence était à la fois violence contre l'autre et contre soi, et la sagesse violence contre soi et contre la vie.

Si je dois « assagir ma violence », ce n'est pas seulement pour des raisons morales, mais parce qu'elle tient à ma participation à la nature et à la vie. Les meilleures copies rapprochent la violence de la tendance à persévérer dans son être, en tant qu'elle entraîne une volonté de puissance. Ces copies font un bon usage de la référence à la pulsion de mort chez Freud (Cf. *Au-delà du principe de plaisir*), qui constitue une tendance générale à l'autoconservation par le rejet de la mixité du sexuel. La violence est ainsi intensément reproductrice. Certaines copies font également un bon usage de *la Critique de la raison dialectique* de Sartre, qui définira la violence comme « structure de l'action humaine sous le règne du manichéisme et dans le cadre de la rareté ». Il ne s'agit pas de dire, comme le dit une copie : c'est comme si l'homme utilisait la violence contre son gré ». Mais de reconnaître, au contraire, que la création ou la liberté sont souvent facteurs de violence. Une très bonne copie fait un excellent usage de l'approche de Nietzsche dans *Par-delà le Bien et le mal*. Et fait droit, dans « Sois Sage Ô ma violence » à une certaine *innocence* de la violence.

pas seulement naturelle mais aussi innocente. Nietzsche dira que la volonté de puissance, instance par laquelle chacun va accroître et déployer sa puissance d'exister, est plus que naturelle mais innocente. L'Homme a pour but de « conquérir la prépondérance, non pour je ne sais quelles raisons morales ou immorales, mais parce qu'il vit, et la <sup>vie</sup> est précisément volonté de puissance » (Par-delà le bien et le mal, paragraphe 259). On ne se soucie pas des dispositifs moraux implantés et projetés sur le monde. Comme un enfant qui ne cherche pas à faire le mal, cet exercice de la puissance n'est autre que la volonté innocente du sentiment que nous procure le déploiement de notre puissance. L'Homme n'est pas méchant, il est juste violent par nature, car « vivre, c'est essentiellement déposséder, blesser, violenter, [...] en tout au moins (et c'est le plus doux) l'exploiter ».

D'ailleurs, c'est bien Nietzsche qui dira que « Toute morale noble répond d'un dire qui triomphant à soi-même » (Sur la Généalogie de la morale).

Concernant la subjectivité, les meilleures copies font remarquer qu'il ne s'agit pas, concernant le rapport du moi à sa violence, d'une contrainte extérieure, mais que je suis l'objet et le sujet de ma violence.

violence sage. En effet, il est important de remarquer que c'est ma propre violence qui est concernée ici et que l'impératif est formulé par moi-même. Il ne s'agit donc pas d'une contrainte extérieure imposée à ma violence. Je suis donc le sujet et l'objet de cette mise en garde, je suis celui qui cherche à freiner l'agitation.

- Une bonne copie donne droit à la dimension de division, peut-être idéaliste, propre à la formule « Sois sage Ô ma violence » : peut-on considérer que nous puissions ainsi regarder notre propre violence *en face*, comme si on pouvait dialoguer ou négocier avec elle ? Voilà une bonne manière d'aborder le sujet, en ce qu'elle délaisse les illusions de la maîtrise de soi.

Dans le mot « Ô », il semble que l'être prononçant cette phrase donne une part de respect, non pas admiratif mais craintif, de la violence qui l'habite et qui semble dépasser sa capacité à la gérer.

Cela force à se demander si la nature de notre violence est réellement scindée de notre être à part entière ? Si l'Homme doit craindre cette violence et apprendre à la dompter, la taire ?

Ainsi, les meilleures copies comprennent que la violence est la violence du sujet, alors que beaucoup de copies, frileusement si l'on peut dire, ont beaucoup de mal à se confronter à l'intimité de la violence, à admettre que la violence soit la mienne. Une bonne copie dit que nous sommes les « serviteurs de notre propre violence » ce qui semble plus proche du sujet. Une copie demande, à juste titre : « Mais alors l'être violent peut-il influencer sur l'exercice de sa violence, comme celle-ci le contrôle, voire est la raison de sa vitalité. Prier pour la sagesse de la violence est une manière de la reconnaître dans son pouvoir primitif et structurant. Bien mieux, la même copie revient à la dimension d'individuation de la violence, comme « une épreuve à passer dans l'affirmation complète de son moi. » « La violence donne identité » dit encore la copie. Ainsi, ma violence est-elle la part maudite de l'acte même de mon affirmation. C'est ainsi que la violence est démesurée par nature, et que son hybris fait partie de son dynamisme propre, en sorte que la violence ne saurait devenir sage en elle-même. Une copie fait ainsi un remarquable usage de la théorie de la substitution chez Levinas : « Sois sage Ô ma violence » peut signifier : c'est moi en tant que moi qui suis violence contre l'autre, et assagir est l'acte second qui dérive de la compréhension de la violence que mon existence et mon identité peuvent faire subir à l'autre : d'où, non pas la négation ou la régulation ou la canalisation de la violence, mais la substitution du moi à l'autre. La substitution dit : « sois sage ô ma violence », c'est-à-dire que le moi est, par essence, dans sa quête d'identité, violence.

Des lors, ce n'est pas à la violence d'être sage, mais à l'homme de se comporter avec sagesse et humanité face à cette dernière. Non seulement ma violence mais aussi celle que je subis ne peut-elle pas être l'occasion d'une révélation, non pas qu'elle contienne un bien mais qu'elle puisse faire briller, à contrejour, le sens d'une existence qui nous échappe ? C'est en distinguant la violence qui cherche la maîtrise et celle qui nous appelle dans l'expérience du visage que Levinas voit dans la violence une épreuve. En effet, au sein de la violence émerge un appel qui nous pousse à être sage en nous faisant violence à travers ce que Levinas appelle la "substitution". C'est cette étrange sagesse à enliser la violence à la place d'autrui par amour et humanité qui semble paradoxalement échapper à toute raison. Un père et une mère, afin de sauver leur enfant, ne sent-il

## Hiérarchiser les copies

Nous proposons à nouveau cette année des éléments un peu précis qui permettront de ventiler les notes selon des critères récurrents. Ce ne sont là que des indications qui pourront néanmoins parfois permettre d'attribuer une note.

*Les pénalités pour déficit de lisibilité, de maîtrise de l'orthographe, de la syntaxe, de l'accentuation, de la ponctuation ou des règles formelles ne sont pas ici prises en compte mais peuvent aussi expliquer certaines notes.*

- **Copies inférieures à 3** : copies dites résiduelles, qui se présentent sous forme de plan, ou très inachevées.
- **Copies de 3 à 5** : exercice non maîtrisé, contresens, absence de raisonnement au « profit » d'un catalogue d'exemples, quand il y en a, ou de vagues remarques, ou de simples citations sans enchaînement logique cohérent. Copies « patchwork » qui juxtaposent des § appris par cœur. Copies sans recours à des exemples, ou très allusivement. Copies inachevées.

- **Copies de 6 à 7** : un traitement du sujet est esquissé mais n'aboutit pas ou est oublié en chemin. Exemples imprécis, pas ou mal exploités au regard de la démonstration. Des bavardages et des stéréotypes.
- **Copies de 8 à 9** : le sujet est en partie traité mais certains défauts empêchent de mettre la moyenne : problématisation et analyses insuffisantes, exemples exploités de façon indifférenciée, sans réelle cohérence (phénomène de juxtaposition au détriment d'une véritable logique), fin souvent digressive.
- **Copies de 10 à 11** : le contrat méthodologique est rempli. Le sujet est traité, bien que parfois mécaniquement ; le devoir est construit, les exemples sont sans effet de répétition. Cependant l'analyse reste encore trop scolaire, récréative, descriptive dans ses arguments et ses références.
- **Copies de 12 à 13** : Une réflexion qui montre une compréhension correcte des enjeux du sujet. L'analyse peut encore se révéler inégale suivant les paragraphes ou les parties argumentatives. Des maladresses dans la logique et le dialogue orchestré entre les références.
- **Copies de 14 à 15** : une compréhension fine et nuancée du sujet. Des exemples pertinents et correctement exploités. Des références variées mais parfois exploitées encore maladroitement.
- **Copies de 16 à 17** : copies de très belle qualité, sachant faire dialoguer les références, s'installer dans une pensée maîtrisée, proposant des interprétations et des pistes efficaces et éclairantes, preuves d'un travail construit tout au long de l'année et d'une solide culture devenue personnelle. Les références sont judicieuses et précises.
- **Copies supérieures à 17** : copies de grande qualité, maniant avec intelligence et même élégance l'exercice dissertatif au service d'une pensée précise, fine, originale, en un mot, authentique.

## Quelques remarques de forme en guise de conclusion

Rappelons quelques principes en vue de notre correction :

- Si nous reconnaissons il y a deux ans que les candidats avaient pris un soin plus grand à maîtriser leur expression écrite ainsi que leur présentation, il nous faut malheureusement cette année encore déplorer un nombre trop important de copies cumulant souvent les fautes d'orthographe et de syntaxe ainsi que des problèmes de lisibilité quand il ne s'agit pas tout bonnement de propreté. La dissertation que l'on rend est un exercice fini de communication et non un brouillon.
- Nous devons en outre encore rappeler que tout signe non-rédactionnel est interdit dans la copie : un § est une unité de sens qui débute par un alinéa, un argument précis qui se rattache explicitement (connexion logique) avec ce qui précède. Le recours, moins important cette année il est vrai, à des (I) (II) (III) pour annoncer le plan, puis à des (a) (b) (c) en tête de chaque grande partie argumentative, est prohibé. Les « d'abord », « ensuite », « enfin » et expressions de ce type qui servent souvent à enchaîner les arguments et les axes des grandes parties en fin d'introduction ne garantissent en rien une logique mais fonctionnent sur le mode du cumul. Ils donnent la liste des ingrédients mais ne disent rien de la recette. Tous ces éléments desservent la copie.
- Inutile en outre de multiplier les \* entre les paragraphes, surtout lorsque l'on n'en maîtrise pas l'usage.

- Redisons également que toute tentative de faire précéder une partie par un résumé de celle-ci est à la fois inutile et contreproductive. La dissertation de culture générale est un cheminement que l'on doit découvrir au fil de la pensée, et nulle formalisation ne peut la remplacer.
- Les copies les plus indigentes sont toujours celles qui se contentent d'illustrer thématiquement le sujet sans s'interroger sur le sujet lui-même, sans s'inquiéter sincèrement de la question. De même, les mauvaises copies sont celles qui modifient le sujet pour se rapprocher de la récitation d'un cours. Enfin, les copies descriptives, c'est-à-dire celles qui se contentent d'exemplifier la question sans développer un argumentaire, sont systématiquement sanctionnées. Les exemples sont utiles et nécessaires, mais ils ne doivent pas se substituer à l'obligation de conceptualiser.
- Nous devons également dévaloriser les copies qui font un usage désinvolte des citations et des références : inutile d'écrire en majuscule les noms des auteurs : soit on les fait précéder de leurs prénoms (René Descartes, Blaise Pascal, Arthur Schopenhauer, Marcel Proust, Friedrich Nietzsche, etc), soit on les nomme par leur nom seul (Descartes, Pascal, Schopenhauer, Proust, Nietzsche), mais pas par l'initiale de leur prénom suivie du nom. Un titre d'œuvre se souligne et, dans cette œuvre, un titre de chapitre ou d'un poème se présente encadré de guillemets (« Recueillement » dans *Les Fleurs du mal*). L'orthographe des noms des auteurs convoqués ainsi que la justesse des titres des œuvres n'admettent aucune erreur (ex. *L'Illiade*, *Le Comte de Monté-Carlos*, Sartres ou Sarthre, Descarte, Beaudelaire, *Les Comtes* de Flaubert,...). Enfin, toute citation, dont il est inutile de rappeler qu'elle doit être juste à la virgule près, requiert une analyse précise qui ne peut résulter que d'une lecture personnelle approfondie et sincère.
- Est-il nécessaire de rappeler in fine qu'une épreuve de culture générale suppose une fréquentation personnelle des auteurs, une réflexion intériorisée sur les grands enjeux de nos traditions, une capacité à s'étonner devant toutes les doctrines ?...